

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Adieu ma chère pillule
Correspondance générale
Discours d'un Italien sur la poésie romantique
Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens
Huit Petites Œuvres morales inédites
Journal du premier amour
La Batrachomyomachie
La Théorie du plaisir
Le Massacre des illusions
Lettre inédite à Charlotte Bonaparte
Palinodie
Pensées
Théorie des arts et des lettres
Tout est rien
Tu ne sais donc pas que je suis un grand homme?
Zibaldone

GIACOMO LEOPARDI

Petites Œuvres morales

Traduit de l'italien par
JOËL GAYRAUD

Suivi de
Huit petites œuvres morales inédites

Traduit de l'italien par
EVA CANTAVENERA

Introduction de
GIORGIO COLLI



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2024

TITRE ORIGINAL

Operette morali

INTRODUCTION

La première édition des *Operette morali* a paru en 1827 à Milan, chez l'éditeur Stella. Trois dialogues avaient été publiés préalablement en 1826 dans le n° LXI de la revue l'*Antologia*, puis dans le *Nuovo Ricoglitore* de mars-avril de la même année. Ce sont : *Dialogue du Tasse et de son démon familier*, *Dialogue de Christophe Colomb et de Pierre Gutierrez* et *Dialogue de Timandre et d'Eléandre*. Une seconde édition a paru en 1834 à Florence. C'est dans celle-ci qu'est publié pour la première fois le *Dialogue de Tristan et d'un ami*. Une troisième édition a paru à Naples en 1835, prévue en deux volumes, dont seul le premier sera publié. C'est là que paraît le *Fragment apocryphe de Staton de Lampasque*, *Copernic* et le *Dialogue de Plotin et de Porphyre* ne paraîtront que de façon posthume, dans l'édition de Le Monnier, à Florence, en 1845. La présente édition se base sur cette dernière, la plus complète.

Sur la publication des textes qui composent les *Huit petites œuvres morales inédites*, on se reportera aux notes correspondantes, *infra*, p. 293. Ceux-ci avaient été réunis en un volume : Giacomo Leopardi, *Huit petites œuvres morales inédites*, traduit et annoté par Eva Cantavenera, Paris, éditions Allia, 1999. Cette édition offrait en appendice la *Vie de Giacomo Leopardi* par Louis de Sinner, qui n'a pas été reprise ici.

En couverture : Albrecht Dürer, matrice pour *Samson et le Lion*, vers 1497-1498. New York, The Metropolitan Museum of Art.

© Christian Bourgois, 1990, pour l'Introduction.

© Éditions Allia, Paris, 1992, 2024, pour la traduction française des *Petites Œuvres morales*.

© Éditions Allia, Paris, 1999, 2024, pour la traduction française des *Huit petites œuvres morales inédites*.

LA POSTÉRITÉ n'a pas manqué de reconnaissance envers Leopardi, mais elle s'est montrée pourtant, comme il l'avait prévu, injuste et myope. Sa prétention d'être en même temps philosophe et poète fut jugée excessive, et puisque canoniser un grand philosophe, même s'il est mort, est quelque chose de plus absorbant et compliqué, pour la postérité, que le fait de canoniser un grand poète, on s'en tint au second parti. Leopardi, d'ailleurs, n'avait pas accepté les règles et les termes de la philosophie moderne, il n'avait suivi aucune école officiellement reconnue, en somme, ses papiers n'étaient pas en règle pour qu'il soit un philosophe.

Mais si la pensée de la gloire fut son espoir le plus constant, dans les longues nuits de sa jeunesse fatiguée, il est juste de ne pas le frustrer, mort, de ce qui, dans la mort, lui revient, en le subtilisant au domaine de son excellence. C'est parce qu'il fut avant tout un homme grand et héroïque, à l'esprit vivement attaché aux lointains du passé et de l'avenir, que le tourment inassouvi, l'angoisse comprimée de son existence nous demandent une réparation. Ses mânes n'ont pas encore été apaisés par un culte à la mesure de sa grandeur.

Autrefois le philosophe cherchait la vérité ; l'on dit aujourd'hui que la vérité n'existe pas, et que le philosophe doit se retourner vers d'autres proies. Mais si quelqu'un non seulement cherche, mais trouve aussi cette vérité – même si ce n'est pas toute la vérité –, et c'est ce que fit justement Leopardi, devrions-nous lui refuser le titre de philosophe, et nous boucher les oreilles, parce qu'on nous a dit qu'il n'existait plus de vérités universelles à chercher ? Le fait est que les vérités de Leopardi ne sont point aimables, alors qu'on demande aujourd'hui au philosophe de donner une dignité, ou, du moins, de justifier tout ce qui existe concrètement, dans le passé et surtout dans le présent. Pour barrer définitivement le chemin à Leopardi, il reste cette malignité dont on a abusé, selon laquelle son pessimisme ne serait que

le réflexe pathologique d'une malformation de son corps; c'est le vieil artifice sophistique, qui jette l'argument *ad personam* pour dépasser son embarras fondamental.

La conception léopardienne, au contraire, telle qu'elle s'exprime de façon accomplie dans ces *Operette morali*, est une véritable philosophie, si du moins l'on peut se servir de ce mot pour désigner une vision totale du monde, exhaustive dans ses détails et unitaire dans son extension. Et si l'on peut faire quelques remarques sur les *Operette*, il faut les adresser à leur réalisation artistique, qui ne maîtrise pas toujours le haut niveau qui leur est imposé, plutôt qu'à la rigueur et à l'ampleur de la pensée. Les *Operette* sont des mythes philosophiques, au sens grec: la hauteur de cette expression humaine se mesure à sa rareté.

Les vérités de Leopardi, d'autre part, sont tout autant incommodes qu'incontestables. Parce que la vie et la nature sont justement telles qu'il les décrit, et personne, mis au pied du mur, ne saurait le nier. S'il en est ainsi, il a eu un sort qu'il n'imaginait peut-être même pas, ce fut d'être l'un des rares hommes qui obligent les autres – pour les fondements moraux de leur existence – à choisir entre la lâcheté et le courage. Celui qui a lu ses œuvres, avec un esprit pas tout à fait démuni, et a poursuivi son chemin en haussant les épaules, porte en lui le tourment d'une lâcheté morale, ce qui n'est pas négligeable. Tout esprit bien né, face à ces révélations, est contraint à de longues méditations décisives, d'où il ne peut ressortir qu'avec la volonté têtue de découvrir d'autres vérités, au-delà des vérités léopardiennes.

Leopardi a pu faire cela parce qu'il était un homme d'action, comme tout philosophe authentique. Il avait trouvé la vérité, mais il aurait pu la cacher, ou bien la manifester à mots couverts, comme d'autres. Son action fut de dire la vérité, et comme le fait de dire la vérité a toujours quelque chose d'héroïque, jusque dans les moindres circonstances de la vie, de même son action fut au plus haut point héroïque, visant le destin même de l'homme. Alors qu'il s'était interdit pour lui-même toute amabilité avec ses paroles dédaigneuses et cristallines, il offrit aux autres l'occasion de connaître la vie, en les jetant dans le bain glacé

d'une raison saine, pour qu'ils secouent la torpeur des narcotiques modernes.

Les jeunes aiment déjà Leopardi poète: il leur reste maintenant à l'honorer en tant que philosophe.

GIORGIO COLLI

Ce texte a servi d'introduction à l'édition des *Operette morali* parue à Turin en 1959 aux éditions Boringhieri dans la collection "Enciclopedia di autori classici" (1^{re} série), dirigée par Giorgio Colli.

Sa traduction française a paru dans: Giorgio Colli, *Pour une encyclopédie des auteurs classiques*. Présentation de Jean-Christophe Bailly, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro et Danielle Dubroca. (Christian Bourgeois éditeur, 1990. Collection "Détroits".)

ON raconte que les premiers hommes qui peuplèrent la terre furent créés partout en même temps, que tous à l'origine étaient enfants et qu'ils furent nourris par les abeilles, les chèvres et les colombes à la façon dont, selon les poètes, fut élevé Jupiter. On raconte également que la terre était beaucoup plus petite que de nos jours, et ne formait en presque toutes ses parties qu'une seule plaine, qu'aucune étoile ne brillait à la voûte du ciel, que les mers n'existaient pas et que le monde enfin offrait aux regards une beauté et une variété bien inférieures à celles qu'il nous montre aujourd'hui. Cependant les hommes ne se trouvaient jamais rassasiés du spectacle du ciel et de la terre, admirant et chantant leurs splendeurs ; plus qu'immenses, ils les croyaient infinis, non seulement en grandeur, mais aussi en majesté et en grâce. Comme ils se nourrissaient d'allégresse et d'espérance, et que chacune de leurs sensations leur procurait les plus vives jouissances, ils grandirent dans le plus complet contentement et crurent connaître le bonheur.

Après une enfance et une adolescence délicieuses, ils atteignirent un âge plus mûr, et ils ressentirent alors un premier changement. En effet, comme ils voyaient que leurs espérances, repoussées jusque-là chaque jour, n'étaient toujours pas suivies d'effet, il leur parut plus juste de s'en défier. Mais il ne leur semblait pas possible de se contenter de jouir de l'instant présent sans se promettre aucun nouveau bonheur, et ce d'autant plus qu'en raison de l'accoutumance ou d'un amoindrissement de leur vivacité primitive, l'aspect de la nature ainsi que les différents moments de leur existence ne leur apparaissaient plus aussi agréables et charmants qu'au début. Ils allèrent par le monde visiter les contrées les plus reculées, ce qu'ils pouvaient faire aisément, puisque ne s'étendaient sous leurs pas que des plaines que ne séparait nulle mer, ni obstacle d'aucune sorte. Quelques années plus tard, la majeure partie des hommes s'était aperçue que le monde, quoique immense, avait des limites certaines et qu'il n'était pas si vaste que l'on ne pût en faire le tour. Ils comprirent aussi que tous les lieux de cette terre et que

tous les hommes étaient, à peu de choses près, semblables les uns aux autres. Leur mécontentement s'en accrût si fort qu'à peine sortis de la jeunesse, un extrême dégoût de l'existence les avait déjà tous envahis. Et peu à peu, quand la maturité s'installa, puis surtout quand leurs ans déclinaient, leur écœurement se transforma en horreur. Certains en conçurent un tel désespoir qu'ils ne souffrirent plus cette lumière et cette vie qu'ils avaient tant aimées tout d'abord, et résolurent de s'en priver, chacun à sa manière, de leurs propres mains.

Les dieux trouvèrent épouvantable que des créatures vivantes pussent préférer la mort à la vie et que celle-ci trouvât dans l'un de ses sujets, sans nécessité ni concours extérieur, l'instrument de sa propre destruction. On ne saurait vraiment dire à quel point ils s'étonnèrent de voir leurs dons jugés si méprisables et si détestables que l'on s'efforçât de s'en défaire; il leur semblait avoir comblé le monde de tant d'excellence et de tant d'attraits, l'avoir si parfaitement ordonné, qu'il dût être non seulement supporté, mais encore souverainement aimé de tous les animaux, et particulièrement des hommes, dont ils avaient formé l'espèce avec un soin confinant à la perfection. En même temps, ils étaient pris d'une grande pitié devant la terrible misère qui se révélait ainsi et surtout ils redoutaient que le renouvellement et la multiplication de ces funestes exemples ne provoquassent, contre les arrêts mêmes du Destin, l'extinction rapide de la race humaine; le monde serait alors privé de cette perfection résultant de la présence de notre genre et les dieux le seraient des honneurs qu'ils recevaient des hommes.

Jupiter résolut donc, comme on semblait le lui demander, d'améliorer le sort de l'humanité et de la conduire sur la voie du bonheur par de nouveaux moyens. Il avait compris que les hommes déploraient surtout que le monde ne fût pas d'une grandeur immense, ni d'une beauté, d'une perfection et d'une diversité infinies comme ils l'avaient cru tout d'abord; mais qu'il était trop étroit, fort imparfait et presque uniforme; enfin ils ne se plaignaient pas seulement de la vieillesse, mais aussi de l'âge mûr et même de la jeunesse, et désiraient retrouver les délices de leurs premières

années, en souhaitant ardemment revenir à leur enfance afin d'y couler le reste de leurs jours. Ces vœux, Jupiter ne pouvait les exaucer, car ils s'opposaient aux lois universelles de la nature et au rôle qu'avaient assigné aux hommes les décrets divins. Il ne pouvait pas non plus prêter son immortalité aux créatures mortelles, ni rendre infinis la matière, la perfection des choses et le bonheur des hommes.

Il lui parut néanmoins raisonnable d'élargir les limites de la création et aussi de l'orner et de la diversifier davantage; cette décision prise, il agrandit la terre dans toutes les directions, il y créa les mers afin que les flots, en s'interposant entre les lieux habités, rendissent plus variée l'apparence des choses et, par l'absence de routes terrestres, plus malaisé l'accès aux contrées éloignées; il entendait également que le spectacle de l'océan offrît aux hommes une image vivante de l'immensité. C'est à cette époque que le continent de l'Atlantide occupa les nouvelles eaux, continent dont le souvenir, survivant à la multitude des siècles, demeure dans la mémoire des hommes; mais il n'était pas le seul et d'innombrables autres terres ont comme lui disparues depuis lors. En outre, Jupiter excava le sol, et le suréleva par ailleurs, suscitant collines et montagnes; il parsema la nuit d'étoiles, raffina et purifia la qualité de l'air, donna plus d'éclat à la lumière du jour, aviva les couleurs du ciel, adoucit en les nuancant celles des paysages; il mélangea enfin les générations humaines afin de faire coïncider la vieillesse des uns avec l'enfance et la jeunesse des autres. Résolu de multiplier les apparences de cet infini que les hommes désiraient par-dessus tout et qu'il ne pouvait réellement leur offrir, soucieux de satisfaire et d'alimenter leur imagination, car il comprenait que c'était d'elle que procédait la félicité de leur enfance, il recourut à de nombreux expédients. À la création de la mer, il ajouta celle de l'écho, qu'il dissimula au cœur des vallées et des grottes, puis il donna aux forêts une voix sourde et profonde pour accompagner l'immense ondoisement de leurs cimes. Et de même il créa le peuple des songes, qu'il chargea d'apporter à l'esprit des hommes les formes les plus variées d'illusions, en leur donnant à voir cette indicible félicité qu'il ne pouvait leur accorder

réellement, et ces images indécises et fluctuantes dont il était lui-même incapable, malgré les vœux les plus ardents des humains, de produire des équivalents matériels.

Tels furent les moyens dont usa Jupiter pour relever et fortifier l'âme des hommes, et rétablir en chacun d'eux les plaisirs et l'amour de la vie, restaurer en leur cœur l'idée de la beauté et de l'immensité des choses terrestres et en ranimer la fraîcheur et le goût. Cet heureux état dura plus longtemps que le premier, surtout grâce à l'espacement que Jupiter avait introduit entre les générations, car ainsi les âmes lassées et refroidies par l'expérience pouvaient se réchauffer aux ardeurs et aux espoirs de la jeunesse. Mais avec le temps la nouveauté vint encore à manquer et le dégoût et le mépris de la vie firent de nouveau leur apparition et se réinstallèrent. Les hommes sombrèrent dans un tel abattement que naquit, semble-t-il, à cette époque, une coutume¹ dont l'histoire nous dit qu'elle fut longtemps en usage chez certains peuples de l'Antiquité : à l'occasion d'une naissance, parents et amis se réunissaient pour se lamenter, et à celle d'un décès, on célébrait une fête agrémentée de discours où l'on félicitait le défunt. Finalement, tous les mortels se tournèrent vers l'impiété, soit qu'il leur semblât qu'ils ne fussent pas entendus de Jupiter, soit que le résultat naturel des misères fût d'endurcir et de corrompre les âmes les mieux disposées et de leur faire perdre l'amour de la justice et de l'honnêteté. Car ils se trompent toujours, ceux qui estiment que le malheur humain est une conséquence des iniquités et des crimes commis contre les dieux ; au contraire la méchanceté des hommes n'a d'autre origine que leur infortune.

Or, après que les dieux, avec le déluge, eurent châtié l'insolence des mortels et se furent vengés de leurs offenses, Deucalion et Pyrrha, les deux seuls rescapés du naufrage universel de notre espèce, convaincus qu'aucun autre bienfait ne pouvait revenir à l'humanité que de totalement

1. Hérodote, livre IX, chap. 4 ; Strabon, livre XI, édit. Casaub., p. 519 ; Mela, livre II, chap. 2 ; *Anthologie grecque*, édit. H. Steph., p. 16 ; Coriscos le Sophiste, *Orat. fun. in Procop. gaz.*, chap. 35, ap. Fabric., *Bibl. Graec.*, éd. anc., vol. VIII, p. 859.

disparaître, invoquaient la mort du haut de leur rocher et l'appelaient de tous leurs vœux sans aucunement redouter ou déplorer le sort commun. Cependant, lorsque Jupiter leur enjoignit de repeupler les solitudes terrestres, ils étaient trop abattus et trop dégoûtés de la vie pour faire œuvre procréatrice ; et c'est en ramassant les pierres de la montagne et en les jetant par-dessus leurs épaules, comme les dieux le leur avaient prescrit, qu'ils restaurèrent le genre humain.

L'expérience avait instruit Jupiter de la véritable nature des hommes : il ne leur suffisait pas, comme aux autres animaux, de vivre exempts de toute douleur ou de toute incommodité physique ; mais ils réclamaient l'impossible sans cesse et en toutes circonstances et ce désir les tourmentait d'autant plus qu'ils étaient moins la proie des autres maux. Par suite, pour préserver notre malheureuse espèce, il décida d'user de nouveaux artifices, dont les principaux sont les suivants : d'abord, mêler à la vie des maux véritables, ensuite, l'engager dans mille affaires et mille travaux afin d'occuper les hommes et les détourner le plus possible de s'entretenir avec eux-mêmes ou tout au moins de les éloigner de leur aspiration à un bonheur inconnu et chimérique.

Il répandit donc sur eux une multitude de maladies et une infinité d'infortunes : en diversifiant les conditions et le sort des mortels, il voulait prévenir la satiété et, par opposition aux maux, donner plus de valeur aux biens ; il pensait que le manque de jouissances serait ainsi rendu plus supportable que par le passé à des esprits habitués au pire ; enfin il entendait briser et dompter la férocité des hommes, les contraindre à baisser la tête et à céder devant la nécessité, les amener à se contenter plus facilement de leur sort et à émousser dans leurs âmes débilitées par les souffrances physiques aussi bien que par les tourments intérieurs, l'aiguillon et la vivacité des désirs. De plus il savait que les hommes, accablés par les maladies et les malheurs, seraient moins prompts que par le passé à porter la main sur eux-mêmes car l'habitude des souffrances les plongerait dans la lâcheté et l'hébétéude. Ces souffrances mêmes, en donnant naissance à l'espoir de jours meilleurs, contribuent toujours à attacher les âmes à la vie : en effet, les malheureux ont

la certitude qu'ils atteindraient le comble du bonheur s'ils se débarrassaient simplement de leurs maux ; et, comme le veut la nature humaine, ils ne manquent jamais d'espérer qu'une telle issue n'advienne quelque jour. Jupiter créa ensuite les tempêtes et les orages, s'arma du tonnerre et des éclairs, donna le trident à Neptune, fit tourner les comètes et ordonna les éclipses ; par ces moyens et quelques autres prestiges terrifiants, il se proposa d'épouvanter périodiquement les mortels : il savait que la crainte et l'imminence des périls réconcilieraient avec la vie, au moins pour quelque temps, non seulement les malheureux, mais aussi ceux-là mêmes qui concevaient à l'endroit de celle-ci l'aversion la plus grande et qui étaient le plus disposés à s'en défaire.

Pour en finir avec l'oisiveté primitive, il inspira au genre humain le désir de nouvelles nourritures et de nouveaux breuvages qu'il n'est possible de se procurer qu'au prix de mille peines, alors que jusqu'au déluge les hommes ne se désaltéraient que d'eau fraîche et se nourrissaient des herbes et des fruits que leur prodiguaient la terre et les arbres, ainsi que de quelques aliments simples et faciles à obtenir (certaines peuplades, en Californie notamment, suivent d'ailleurs encore aujourd'hui ce régime). Jupiter assigna aussi à chaque région du monde un climat différent, et fit de même avec les saisons de l'année qui, jusqu'alors, s'étaient montrées sur toute la terre à ce point clémentes que les hommes n'avaient jamais eu besoin de se vêtir ; ils y furent désormais contraints et durent remédier par mille artifices aux caprices et à l'inclémence des cieux. Il ordonna à Mercure de fonder les premières villes et de diviser l'humanité en peuples, en nations et en langues, et d'installer partout la rivalité et la discorde ; il lui enjoignit en outre d'enseigner aux hommes le chant et ces autres arts que, tant en raison de leur nature que de leur origine, on a coutume d'appeler arts divins. Lui-même, il donna des lois, des règlements et des constitutions aux nouveaux peuples ; et voulant doter ces derniers de manière exceptionnelle, il leur envoya quelques chimères d'aspect sublime et surhumain, à charge pour celles-ci de les régir et de les dominer, chimères qui furent, entre autres dénominations du même ordre, appelées Justice, Vertu, Gloire ou Patriotisme. L'une

d'entre elles, appelée Amour, faisait, tout comme les autres, sa première apparition sur la Terre : en effet, avant que les hommes n'adoptassent l'usage de se vêtir, ce n'était pas l'amour, mais l'impulsion du désir qui, comme chez les bêtes, poussait les sexes l'un vers l'autre, à la façon dont nous nous comportons envers la nourriture ou envers d'autres objets qu'à proprement parler nous n'aimons pas, mais que nous désirons.

On ne saurait assez admirer combien ces divins apprêts profitèrent à la vie mortelle et combien la nouvelle condition humaine, bien qu'affligée d'épreuves, de frayeurs et de douleurs auparavant ignorées, dépassait en commodités et en aisance les temps qui avaient précédé le déluge. Cela résultait en grande partie de la présence de ces merveilleux simulacres, que les hommes prirent tantôt pour des génies, tantôt pour des divinités et qu'ils adorèrent fort longtemps avec une ardeur extrême et au prix de peines prodigieuses ; de leur côté, les poètes et les artistes de renom ne cessaient d'enflammer cette ardeur si bien que d'innombrables mortels n'hésitèrent pas à vouer et à sacrifier leur vie à l'une ou l'autre de ces chimères. Loin de déplaire à Jupiter, ces sacrifices lui causaient un plaisir extrême, parce qu'il considérait que les hommes quitteraient d'autant moins volontairement la vie qu'ils seraient plus disposés à la donner pour des causes belles et glorieuses. En durée aussi, ce nouvel état de choses fut largement supérieur au précédent. En effet, bien qu'il fût entré en décadence manifeste après un certain nombre de siècles, déclinant d'abord lentement, puis sombrant tout d'un coup, il resta en vigueur jusqu'à une époque guère éloignée de la nôtre où, sous son égide, la vie humaine, demeurant relativement facile et supportable, fut, plus qu'en tout autre temps, bien près de pouvoir se déclarer heureuse.

Les raisons et les modalités de ce déclin tinrent dans les multiples expédients imaginés par les hommes pour subvenir aisément et en peu de temps à leurs besoins ; dans l'inégalité croissante des conditions sociales fixées par Jupiter lorsqu'il avait fondé les premières républiques ; dans l'oisiveté et la vanité qui, par suite, envahirent de nouveau, après un long exil, tout le territoire de la vie ; dans les ravages quotidiens

de l'accoutumance, où s'était perdu, non seulement dans l'absolu, mais aussi aux yeux des hommes, tout ce qui fait le charme et la variété de l'existence; et enfin dans d'autres phénomènes plus graves, qui ont été traités par de nombreux auteurs et qui n'ont pas à être rappelés ici. Ce qui est sûr, c'est que les hommes connurent de nouveau ce désabusement général qui les avait tourmentés avant le déluge, tandis que se ranimait en eux l'amer désir d'un bonheur inconnu, étranger à la nature de l'univers.

Mais c'est pour une tout autre raison que leur destin s'est trouvé bouleversé et que ce que nous sommes aujourd'hui convenus d'appeler l'Antiquité a disparu. Parmi ces chimères si appréciées des anciens, s'en trouvait une que l'on appelait la Sagesse. Universellement honorée à l'instar de ses compagnes, objet de vénération pour un grand nombre de fidèles, elle avait contribué autant que les autres à la prospérité des siècles passés. Elle avait maintes fois promis et juré à ses sectateurs de leur montrer la Vérité, qu'elle présentait comme un génie supérieur et souverain, génie qui n'était jamais venu sur Terre, mais séjournait dans le ciel en compagnie des dieux. Elle promettait qu'elle l'en ferait descendre en usant de son crédit et de son charme et qu'elle l'amènerait à voyager pendant quelque temps parmi les hommes: en le fréquentant et en se le rendant familier, le genre humain atteindrait de tels sommets dans la connaissance, une telle perfection en matière d'institutions et de mœurs, un tel bonheur dans l'existence, que l'on pourrait presque le comparer aux dieux. Mais comment ce qui n'était qu'une ombre, une pure apparence, eût-elle pu tenir des promesses, surtout celle d'introduire la Vérité sur la Terre? Aussi, les hommes, après avoir trop longtemps accordé leur confiance à la Sagesse, s'aperçurent-ils de la vanité de ses propositions. Mais comme ils étaient en même temps affamés de nouveauté, en raison notamment de l'oisiveté dans laquelle ils vivaient, et qu'ils brûlaient à la fois de l'ambition d'égaliser les dieux et de ce désir de bonheur que l'intimité avec la Vérité était censée leur apporter, ils supplièrent Jupiter de leur accorder quelque temps les faveurs d'un si puissant génie. Dans leurs présomptueuses prières, ils l'accusaient de refuser à ses créatures les infinis

bienfaits qu'elles pourraient retirer de ce séjour de la Vérité parmi elles, et lui reprochaient le destin de l'humanité en renouvelant leurs odieuses lamentations sur l'insuffisance et la misère des choses humaines. En vérité, ces merveilleuses chimères, source de tant de bienfaits dans les siècles passés, étaient désormais tenues par la plupart en piètre estime: non qu'elles fussent déjà connues pour ce qu'elles étaient réellement, mais parce que l'avitissement général des esprits et la veulerie des cœurs faisaient que presque personne ne suivait plus leurs préceptes; aussi les hommes lançaient-ils des malédictions impies contre le plus magnifique présent que les dieux leur avaient pu faire et criaient partout que la Terre n'était jugée digne que des génies subalternes tandis que les plus grands, devant lesquels l'espèce humaine se fût plus volontiers inclinée, dédaignaient de fouler cette infime partie de l'univers, ou n'étaient même pas autorisés à le faire.

La bienveillance de Jupiter envers les hommes subissait depuis longtemps en bien des points de sérieuses atteintes, provoquées notamment par des vices et des méfaits stupéfiants, dépassant de très loin, en nombre et en scélérateuse, les perversités châtiées par le déluge. Après tant de déconvenues, la versatilité, l'insatiabilité et la démesure à l'œuvre dans la nature humaine achevèrent de le dégoûter; il voyait bien désormais que, sinon pour lui assurer le bonheur, du moins pour calmer ses impatiences, il ne disposait d'aucun remède; qu'aucun état social ne pouvait convenir; et qu'aucun univers ne saurait être assez grand. En effet, quand bien même il eût consenti à étendre mille fois les dimensions de la Terre et à en multiplier d'autant les délices ainsi que l'ensemble des choses, tout cela, les hommes, avides d'infini et incapables de l'êtreindre, le jugeraient bientôt mesquin, grossier et sans valeur. Finalement, ces insanes et hautaines prières le jetèrent dans une telle fureur qu'il en oublia toute pitié et se résolut à châtier une bonne fois l'humanité en la condamnant pour tous les temps à venir à une misère infiniment plus terrible que par le passé. Aussi décida-t-il non seulement d'envoyer la Vérité séjourner parmi les hommes, comme ceux-ci le réclamaient, mais de lui assigner sur la Terre une éternelle résidence, à l'exclusion de ces belles